

La case de Tituba

Autor(en): **Daumont, Eliane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **75 (1987)**

Heft [4]

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La case de Tituba

Autant l'avouer tout de suite : naître femme et noire dans la société puritaine du XVII^e siècle aux Etats-Unis n'a rien d'une sinécure. C'est l'époque de la chasse aux sorcières et les foules en délire ont tôt fait de dresser des bûchers pour celles qui ne s'accrochent pas du silence. Aucun secours à attendre du côté des églises. Celles-ci grenouillent ferme dans leurs bénitiers pour justifier les violences faites aux femmes, noires ou blanches, surtout quand elles sont jeunes, belles et sensuelles. Tituba, l'héroïne du dernier ouvrage de Maryse Condé*, n'est-elle pas née ainsi, d'un acte de haine ? « Abena, ma mère, un marin anglais la viola sur le pont du Christ the King un jour qu'il faisait voile vers la Barbade. C'est de cette agression que je suis née... » L'histoire officielle n'a retenu de cette période que l'épisode des sorcières blanches, de celles qui furent pendues dans la région de Salem et qui inspirèrent un film à Arthur Miller.

Maryse Condé, qui est d'origine goudaloupienne et professeur d'histoire négro-africaine à l'Université Paris IV, restitue

ici l'histoire occultée de Tituba, fille d'esclave, sorcière noire, avec qui elle a « vécu en étroite intimité pendant un an. C'est au cours de (leurs) interminables conversations que (Tituba lui) a dit des choses qu'elle n'avait confiées à personne ». Comment, sans jamais monter sur un balai, Tituba a-t-elle acquis sa réputation de sorcière ? Comment a-t-elle connu et épousé John l'Indien et par qui furent-ils vendus à ce pasteur exerçant son ministère du côté de Salem... Remarquable conteuse, Maryse Condé nous tient en haleine tout au long de son récit. Elle n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai : sa connaissance scientifique de la culture noire nous a déjà valu *Ségou*, une magnifique saga africaine, dans laquelle elle relate les tribulations de la famille des Bambara, ces grands seigneurs devenus esclaves. Avec Tituba, elle renoue avec son thème de prédilection, mais sur un ton plus intimiste. Un très beau livre à découvrir.

Eliane Daumont

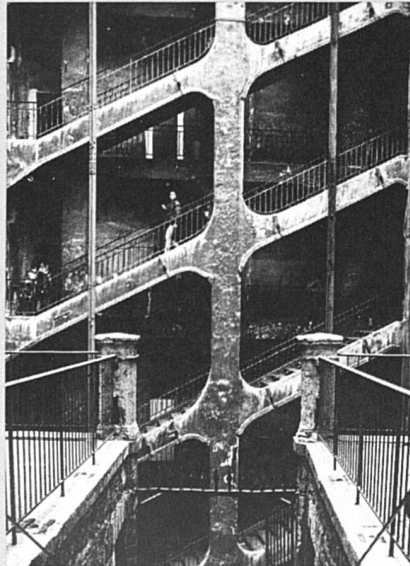
* Maryse Condé : *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*, Mercure de France, 1986, 276 pages.

Le printemps du CSP

Reçu coup sur coup dans notre boîte aux lettres : le calendrier édité par le Centre social protestant vaudois et celui édité par le Centre social protestant genevois, ainsi que les organes d'information des deux CSP cantonaux, celui de Genève dans une formule renouvelée et plus ambitieuse qu'auparavant. « Nous croyons, écrit Dominique Lang, directeur du CSP genevois, qu'il n'y a pas d'action sociale responsable sans la volonté d'une information critique, donc dérangeante ». Bon vent à ces nouvelles « Nouvelles » !

Quant aux calendriers, ils vont, contrairement aux calendriers traditionnels, de printemps à printemps. Le calendrier vaudois comporte des textes d'Emile Gardaz et des photos de Marcel Imsand, qui « apportent des petites lumières de poésie, de fraîcheur et de tendresse dans la grisaille de certains jours ». On peut l'obtenir en téléphonant au (021) 20 56 81. Le calendrier genevois présente des photos de fleurs, légendées par de brèves citations de Georges Haldas. (Téléphone du CSP genevois : 022/20 78 11.)

Pour soutenir les activités du CSP en faveur des chômeurs, des personnes âgées, des requérants d'asile et de toutes les personnes en difficulté, voici les numéros de CCP : Vaud, 10-252-2 ; Genève, 12-761-4.



« Dans la forêt noircie où vivent les Arabes, pays des exilés, des polices furtives, même le pain était nomade et l'eau des sources malade... »

Photo Marcel Imsand, texte Emile Gardaz

Valeurs alpha et valeurs bêta

On les aimait bien, ces valeurs « féminines » : elles nous rassuraient, nous sécurisaient, nous rendaient fières de nous. D'un côté nous, les conciliantes, les tendres, les pacifiques, les solidaires, les humanitaires. De l'autre, ces vilains agressifs, guerriers, égoïstes, imbus de savoir et de pouvoir, avides de gloire et d'argent !

Ah, ces valeurs féminines, on s'en glorifiait, on s'en gargarisait. Elles nous servaient drôlement d'alibi quand nous dérapions un peu. Il y avait bien quelques femmes qui se posaient des questions, qui demandaient si vraiment nous avions le monopole de ces belles valeurs, si vraiment même nous les pratiquions.

Je me souviens d'une fameuse soirée en 1984 à UNI II, à Genève, où Gabrielle Nanchen, qui pérorait sur les valeurs féminines, s'est fait taquiner par quelques contestataires, éternelles empêchées de tourner en rond.

Et voici que le doute s'est inséré, que le ver est dans le fruit. Et, surprise, un bastion vacille. Gabrielle Nanchen — qui a d'ailleurs toute mon estime — pense aujourd'hui qu'on peut donner différents noms aux valeurs d'amour et de paix.

Aussi bien que valeurs féminines, on peut les appeler valeurs de relation (par opposition aux valeurs de performance) ou valeurs bêta (en contraste avec valeurs alpha). Valeurs féminines/valeurs masculines paraît peut-être trop normatif, trop exclusiviste.

N'est-il pas temps désormais d'aller même plus loin, de nous regarder objectivement, sans complaisance ? De constater (à côté de nos nombreuses qualités, bien sûr !) que nous, les femmes, nous sommes souvent beaucoup plus agressives que les bonshommes, que nous sommes souvent très égoïstes, surtout quand nous proclamons « mon ventre est à moi » ou « je veux un enfant pour moi toute seule » ?

Que nous sommes aussi capables de beaucoup de violence et pas seulement verbale ? Ce n'est pas un hasard si la majorité des terroristes européennes sont des femmes.

N'est-il pas temps de reconnaître qu'à force de nous battre, nous sommes devenues guerrières, qu'à force de vouloir convaincre nous ne savons plus être conciliantes, qu'à force de revendiquer, nous en oublions d'aimer et que beaucoup d'entre nous sont effectivement des « mal baisées » ?

Adrienne Szokoloczy-Grobet
Genève